

Olympia Antoniadou

« Elles viennent d'ailleurs »¹ : exemple d'une xénographie féminine iranienne

Tout exil choisi ou subi peut être porteur d'espoir, de salut, de liberté, d'élargissement des perspectives, de nouveaux horizons. Tout éloignement de chez-soi renvoie aussi cependant à un lieu non dénué d'angoisses, lieu physique ou espace imaginaire. Souvent, les écrivaines iraniennes translingues expriment le sentiment de la non-appartenance provoqué par des couples antinomiques tels que l'Occident/l'Orient, le foyer/l'espace extérieur, la patrie/l'exil, la liberté/la prison, et enfin, soi/l'autre. Poussées par une nostalgie déchirante, elles ont essayé de regagner la terre maternelle et de reprendre leur mode de vie à l'iranienne, sans pour autant y parvenir, car elles viennent toujours d'ailleurs, emprisonnées dans un entre-deux douloureux et nostalgique.

1. Vers une xénographie féminine iranienne

Suite au changement de régime de 1979 en Iran et aux huit années de guerre contre l'Irak, beaucoup d'Iraniens – qui appartenaient en particulier à l'élite militaire, politique et culturelle de l'époque du Shah ou aux groupes d'extrême gauche ou encore qui étaient simplement opposés au pouvoir théocratique – ont été forcés de s'exiler vers l'Occident. La première génération d'écrivaines iraniennes considérait que l'exil serait temporaire et qu'il s'en suivrait, à la fin, un retour au pays. Pour les romancières de la seconde génération, qui ont immigré dans les années 1990 et après, au contraire, cette perspective a cessé d'exister (Salami 2015, 62), ce qui a pour conséquence un renouvellement littéraire qui se différencie de celui de leurs prédécesseurs et de la littérature que ceux-ci ont produite, « peuplant l'espace littéraire de personnages déterritorialisés » (Salami 2015, 59). Cette génération produit une « écriture de la post-migration », terme qui ne renvoie pas au phénomène de la migration en soi, mais au processus de transformation et d'osmose que

¹ Phrase inspirée par le roman *Je viens d'ailleurs* de Chahdortt Djavann, publié en 2002.

l'expérience migratoire développe pour les générations futures (Geiser 2008, 127).

Ces manifestations littéraires décentrées, exprimées dans la langue de l'Autre, forment des exemples d'une littérature invitée au cœur de la culture d'adoption (Porra 2011, 18) et font partie de la vaste constellation de la xénographie, autrement dit des situations liées à l'immigration, l'exil et au voyage volontaire dont la caractéristique principale est la rencontre avec l'altérité sous ses différentes manifestations – linguistiques, sociales, culturelles et idéologiques (Alfaro 2013, 14). Au sein de cette nouvelle réalité littéraire, l'espace européen deviendra un « lieu mental » à plusieurs mondes possibles (Corti 2000, 162). Ce nouvel espace serait abordable au moyen d'une poétique des espaces géographiques tout en prenant en compte l'étude des « espaces humains appréhendés dans leur globalité » (Westphal 2007, 203). La géocritique vise à étudier la géographie humaine, « en accordant la primauté à l'espace humain » (Westphal 2007, 344) tout en confrontant les différents points de vue et en analysant les différentes représentations artistiques du monde (Jafari Kardgar 2022, 116). Le préfixe géo « intègre de plus en plus la dimension historique, en devenant géographie humaine, économique, sociale et culturelle, plus que géographie physique » (Collot 2015, 9-10).

2. Espaces humains et textes littéraires

Les espaces humains, et surtout les villes, représentés dans les romans dépassent souvent leur état de simple cadre du déroulement de l'intrigue (Haji Hassan Arezi/Basanj 2022, 92) et deviennent des notions qui évoluent au fil du temps : « ville-tableau », « ville-sculpture » et « ville-livre » (Barthes 1985, 268), comme chez les écrivaines iraniennes Abnousse Shalmani²,

² Née à Téhéran en 1977, Abnousse Shalmani s'exile à Paris avec sa famille en 1985. Après des études d'histoire, elle devient journaliste avant de s'occuper de la production et de la réalisation de courts-métrages. *Khomeiny, Sade et moi* est son premier roman.

Chahdortt Djavann³ et Delphine Minoui⁴. Dans ces romans, la notion de ville, en tant qu'espace humain, n'est pas monolithique mais se compose de strates appartenant chacune à une époque différente ayant comme résultat une certaine relativité de perception selon l'observateur, car « chaque individu adhère à un régime temporel qui lui est propre ou qui est spécifique à un groupe, à une culture [...] et l'examen de l'impact du temps sur la perception de l'espace constitue une des charnières de la géocritique » (Westphal 2007, 359-360). Cette polytopie et cette polychronie créent une certaine polyrythmie (Jafari Kardgar 2022, 117) par l'entrecroisement du chronotope du Téhéran des années d'enfance et d'adolescence des écrivaines et de celui du Paris des années de l'exil, auxquels il convient d'ajouter la capitale iranienne visitée plusieurs années après la fuite, familière mais en même temps étrange et étrangère : « Elle avait le mal du pays, de ce pays qui avait l'odeur de son enfance. Elle avait le mal de son pays qui allait si mal, de plus en plus mal. L'Iran était le pays de ses souffrances et il lui manquait » (Djavann 2013, 19).

Ces textes littéraires sont des descriptions déchirantes « de leur sentiment de perte et de bouleversement à leur arrivée à la terre d'exil, à ce monde complexe extérieur à la maison, expérience profondément liée à la perte de l'innocence de l'enfance » (Mavis Reimer 2008, 84), perte suivie par celle de l'identité culturelle et du foyer national (Naghbi 2009, 87). Cette enfance évoquée dans les textes autobiographiques est liée dans plusieurs cas à l'époque prérévolutionnaire de la République islamique, vécue par les écrivaines ou racontée par leurs parents. Au cœur des œuvres des auteures iraniennes qui ont quitté le pays d'enfance, émerge la nostalgie d'un paradis perdu à jamais ainsi que la lutte afin de trouver de nouveaux points d'ancrage dans le pays d'accueil. Poussées

³ Chahdortt Djavann est née en Iran et vit depuis 1993 à Paris où elle a fait des études de psychologie sociale et d'anthropologie. Elle est romancière et essayiste. Après avoir publié plusieurs romans, elle reçoit en 2003 le Grand prix de la Littérature, en 2004, elle devient Chevalier des arts et des lettres.

⁴ Delphine Minoui est grande reporter au *Figaro*, spécialiste du Moyen-Orient. Elle a reçu le Prix Albert Londres 2006 pour ses reportages en Iran et en Irak. Elle a également écrit *Pintades à Téhéran* (Jacob-Duvernet), *Moi, Nojoud, dix ans, divorcée* (Michel Lafon), *Tripoliwood* (Grasset), *Je vous écris de Téhéran* (Seuil), et *Les passeurs de livres de Daraya. Une bibliothèque secrète en Syrie* (Seuil). Pour son œuvre *Je vous écris de Téhéran*, elle a reçu le Prix du livre Ailleurs 2016.

par une angoisse profonde, elles se trouvent d'une part hantées par le désir et le besoin d'enracinement dans un espace inconnu mais loin des contraintes politiques, et de l'autre, incapables de résister à la tentation de regagner leur patrie :

– Tu es sûre de ton choix? a-t-il martelé sur un ton contrarié. En cet après-midi d'août 1998, nous étions assis l'un en face de l'autre dans le salon de l'appartement parisien. Depuis ta mort, papa n'était plus le même. Le deuil avait scié le dernier cordon qui l'attachait à l'Iran. Et tout ce qui touchait à ton pays était source d'irritation.

– Bien évidemment! lui ai-je répondu, vexée.

Jamais auparavant je n'avais éprouvé le besoin de justifier mes prises de décisions. À la maison, l'indépendance, c'était sacré. Un savoir-vivre occidental inculqué par mes deux parents. Et voilà ce que papa tentait de s'opposer à mon désir de m'installer à Téhéran. (Minoui 2015, 39)

Tandis que, normalement, son propre espace intérieur et privé est considéré comme harmonieusement organisé par contraste avec l'espace hostile et chaotique des autres (Lotman 1999, 21), dans certains cas, plusieurs centres et périphéries, urbains ou non, s'entremêlent sans parvenir à créer aucune frontière qui pourrait filtrer les dangers en métamorphosant la patrie en une potentielle prison. Par conséquent, l'exil, loin d'être seulement extérieur, temporaire ou définitif, pourrait être d'abord aussi intérieur, puisque, sous le joug des régimes totalitaires, on se sent souvent clandestin dans son propre pays. Écrits à l'intérieur même des frontières du pays natal de l'écrivain mais pleins de descriptions de la vie en exil, ces textes littéraires appartiennent à une littérature « dans l'exil ou dans l'immigration » (Salami 2015, 60).

3. Espace(s) et pouvoir

Alors que le pouvoir oppressif veut que la rue et la ville soient un système fermé, les citoyennes utilisent diverses stratégies de refus telles que la production de contre-souvenirs et de contre-histoires pour ouvrir les espaces et réinventer leur vie. La dialectique socio-spatiale existante permet d'interpréter les espaces de Téhéran comme des processus sociaux d'encodage, de décodage et de recodage symboliques des espaces multiples, hétérogènes et intrinsèquement paradoxaux (Moussa 2022). En plus, la relation dialectique entre espace et pouvoir illustre la multiplicité

des expériences spatiales en mettant l'accent sur la fluidité des espaces hégémoniques et de l'identité personnelle et féminine (Pourya Asl 2022). L'écriture devient une collection d'odyssées singulières dont l'évolution dépend aussi des tentatives collectives pour survivre dans un monde hostile et s'opposer aux discours dominants (Hadira/Pourya Asl 2022, 146).

De l'autre côté, en pays étranger, l'exil géographique, linguistique et culturel pose aussi des défis. Pour s'adapter à la culture politique démocratique du pays d'accueil, les écrivaines iraniennes doivent « désapprendre, du moins en partie, ce qu'elles ont appris comme allant de soi dans le pays d'origine » (Vahabi 2009, 15) et ceci d'autant plus que le pays de départ est culturellement éloigné du pays d'accueil. En Iran, tout espace était découpé entre le dehors et le dedans, le public et le privé, selon des règles précises qui tracent des frontières bien claires. « Tout Iranien est avant tout un schizophrène en puissance. Depuis l'enfance, il est éduqué selon des séries de règles s'appliquant d'une part à l'intérieur, d'autre part à l'extérieur » (Shalmani 2014, 54). Aux antipodes, la culture et l'œuvre littéraire des auteurs du pays d'accueil fournissent aux exilés, comme les auteures Abnousse Shalmani et Chahdortt Djavann, des armes contre l'oppression subie en raison des exigences de la république islamique des mollahs :

Elle savait que Paris existait : dans *Les Misérables*, *Le Père Goriot*, *Les trois Mousquetaires*, *Notre-Dame de Paris* ou *L'Âme enchantée*, qu'elle avait lus et relus pendant les longs après-midi chauds et humides de son adolescence. Oui, elle savait que Paris existait dans les livres, comme ces belles histoires qui n'existent que dans les livres, comme les êtres mythiques et légendaires qui existent depuis des siècles et des siècles, mais elle savait aussi que le Paris réel, c'était un rêve qui ne tenait pas debout, pas longtemps. (Djavann 2002, 10-11)

4. Des villes – symboles à la géographie sensorielle

Téhéran et Paris deviennent des villes-symboles tout en suivant deux itinéraires opposés : de l'hétérotopie, où le rapport entre la capitale iranienne représentée et le lieu référentiel devient opaque, brouillé et contradictoire, on glisse graduellement vers l'utopie, qui n'est pas liée à un lieu réel. Il existe donc une distance entre l'instance de la fiction et celle de

la réalité référentielle (Westphal 2007, 174-176), à travers le prisme de la nostalgie et le pouvoir de l'imaginaire. L'écriture topographique offre un aperçu unique de la navigation quotidienne dans l'espace de la capitale iranienne ou française.

La ville de Paris se présente aux yeux du personnage principal du roman *Je viens d'ailleurs* de Chahdortt Djavann (2002) comme un ensemble urbain plein d'intérêt, fort stimulant et héritier d'un patrimoine culturel et idéologique à suivre et à conquérir (Alfaro 2013, 21). En admirant l'édifice du Sénat et son jardin public, la narratrice se demande, en suivant sa stratégie de questions et en paraphrasant Montesquieu (« comment peut-on être Persan ? »), « Comment peut-on être en démocratie ? » (Djavann 2002, 14) Du point de vue spatial, Roxane éprouve une énorme fascination pour la configuration de ces rues, avenues, monuments, façades et moyens de transport qu'elle découvre pour la première fois, notamment le métro (Alfaro 2013, 21). Elle découvre le Paris de ses rêves et de son imagination, elle se sent passionnée par « un espace-temps indescriptible où elle n'était sûre de rien, pas même de sa propre existence » (Djavann 2002, 18-19). Le paysage urbain parisien symbolise le carrefour de personnes libres à identités hybrides. La ville est découverte en tant qu'espace hétérogène voué à l'intégration des individus circulant librement (Alfaro 2013, 21). Après avoir d'abord tenté de s'intégrer dans l'espace urbain, le personnage exilé échoue à se situer, et du cœur d'un Paris ambigu fait émerger le souvenir traumatique de son passé dans un autre espace urbain opposé, celui de Téhéran (Boué Andrade, 2013):

J'erre dans la rue. Un camion est tombé en panne et bouche le passage. Les voitures klaxonnent. [...] Je reprends mon chemin. Il fait froid. Je regarde ma montre. Les minutes sont longues. Et pourtant quinze années sont passées.

Je remonte machinalement la rue jusqu'au prochain carrefour. [...] Indécise, un peu vide, je reviens sur mes pas. De l'enthousiasme d'hier ne me reste qu'un vertige. J'essaie en vain de m'accrocher à mes souvenirs. Mais aucune image, aucune scène ne me tend la main. Le passé qui était là hier soir me paraît si loin. Tout s'affaisse en moi, avec moi. [...] Je suis tendue, raide. Toutes les raisons qui m'ont emmenée ici se brouillent dans ma tête. Je ne sais plus ce que je cherchais, de quel espoir s'étaient nourries mes pensées insensées, mes actes impulsifs. [...] Je ne suis plus moi. (Djavann 2002, 140-141)

De l'autre côté, la ville occidentale des Lumières et de la liberté tellement désirée reprend peu à peu ses dimensions réelles pour une orientale exi-

lée. Dans le récit autobiographique *Marx et la poupée*, Maryam Madjidi raconte les paradoxes et les douleurs de l'exil à travers le regard d'une petite fille dont les parents, anciens communistes en Iran, avaient été obligés de quitter leur patrie (Adhami Moghaddam/Ghafouri/Jafari Kardgar 2022, 77). Maryam Madjid divise son histoire en trois naissances :

La première est décrite par une scène violente lors de la révolution iranienne, l'évènement le plus originel qui marque son dessin. Maryam raconte cette répression depuis le ventre de sa mère. La deuxième naissance est arrivée à l'âge de six ans lors de l'exil en France, où Maryam vit encore une fois la douleur de l'éloignement de sa patrie et de ses proches en s'adaptant à une nouvelle culture. Le retour en Iran, pour la première fois à l'âge de vingt-deux ans, provoque sa troisième naissance, au moment où, sa personnalité arrive à une certaine stabilité. (Adhami Moghaddam/Ghafouri/Jafari Kardgar 2022, 77)

Un sentiment de « séparation » est dévoilé depuis leur séjour dans un studio de 15 m² avec une toilette commune (Adhami Moghaddam/Ghafouri/Jafari Kardgar 2022, 78) : « horreur à l'idée de devoir partager mon intimité avec des inconnus » (Madjidi 2017, 54). Maryam compare leur maison à Téhéran avec ce trop petit studio : « Je revois notre maison à Téhéranpars [...] je me souviens aussi du son de la radio toujours ouverte, le marchand de betteraves qui passe dans la rue en criant [...], mais qu'est-ce qu'on fait ici ? Dans ce trou qui sent l'humidité et la misère ? » (Madjidi 2017, 56) En divisant le roman en trois parties, à travers la narration des événements vécus, l'écrivaine dépeint ses états mentaux. Dans la « Première naissance », elle nous raconte ses origines iraniennes et les événements politiques survenus dans son pays natal. Au cours de la « Deuxième naissance », c'est-à-dire leur exil en France, les déchirements de l'éloignement et les difficultés de la nouvelle société sont dépeints. « La Troisième naissance » reflète l'image du retour en Iran après dix-sept ans, et l'enthousiasme qui envahit la narratrice par ces retrouvailles (Adhami Moghaddam/Ghafouri/Jafari Kardgar 2022, 75). En fait, il nous semble que la jeune génération des écrivaines iraniennes, « héritière d'une histoire complexe, mais aussi d'une « ville » réécrite à plusieurs reprises (vue son histoire tourmentée), est amenée à interroger ses relations avec « l'espace », en tant que point de croisement de l'historique, du politique, du sociologique mais aussi de l'esthétique et de l'ontologique » (Rahmatjou/Esfandi 2020, 133) :

Paris, 1985-1988

Il ne serait pas juste de réduire les premières années parisiennes, entre huit et douze ans, à une batterie de livres lus et à une langue inconnue se transformant en unique moyen d'expression. Il y avait quelque chose dans l'air dont je ressens encore fortement le souvenir. C'était lié au son : c'était cotonneux. Je ne comprenais ni ce qui se disait dans la rue, ni ce qui se disait à la télévision. Au début, je ne savais que lire.

Ce n'était pas désagréable, cela accentuait la bulle dans laquelle nous vivions, Iraniens encore, pas tout à fait conscients de l'exil et de sa portée. (Shalmani 2014, 109)

Les écrivaines iraniennes font retracer le paysage sensoriel que parcourt le personnage dans un espace géographique mêlé à la fiction (Haji Hassan Arezi/Basanj 2022, 95), s'inspirant «de la géographie sensorielle qui dénonce la prépondérance du visuel sur les autres foyers perceptifs» (Zekri 2012, 3). La vraie perception de l'espace passe par «un biais polysensoriel» (Westphal 2007, 348) et elle est encouragée «à renoncer à la suprématie de la vue [...] [et] à forger un «paysage sonore» et un «smellscape», valorisant le paysage sensoriel non-visuel» (Jafari Kardgar 2022, 117):

Le vin était délicieux, la baguette délicieuse et Paris merveilleux. Même dans ses rêves, elle n'avait jamais fait ça : boire un verre de vin rouge à la terrasse d'un café parisien. La réalité dépassait ses rêves. Prendre pour la première fois un verre de vin à la terrasse d'un café à Paris, c'était un événement majeur dans la vie de Roxane. C'était la liberté elle-même. En Iran, une telle chose était tout simplement inimaginable. Qu'une jeune femme puisse se mettre, toute seule, à la terrasse d'un café ! Avez-vous perdu la tête ? Et je ne parle même pas du vin ! Un péché justifiable de je ne sais combien de coups de fouet ! (Djavann 2002, 15)

5. Représentation spatiale dynamique et stéréotypes

Ces récits littéraires révèlent une représentation spatiale dynamique sous des perspectives diversifiées tout en contrebalançant les subjectivités et les stéréotypes (Ziethen 2013, 19), puisque l'espace devient le centre autour duquel se nouent les expériences et à partir duquel se développe l'imagination (Rahmatjou/Esfandi 2020, 134):

Chez nous, à Paris, l'Iran devint un non-dit. De ton pays au goût de grenadine, il ne serait plus jamais question. Dans les journaux français, sa description se résumait désormais à trois mots : islam, tchador et terrorisme. Papa en était malade. Un soir qu'il rentrait du travail, il s'effondra dans le canapé. «Je me suis fait arrêter par les flics ! Ils m'ont traité

de bougnoule ! » Lui que tu avais inscrit dans un pensionnat français dès l'âge de 11 ans, avant de rentrer à Téhéran une fois ta mission à l'Unesco terminée, ne supportait pas l'image qu'on lui renvoyait de sa terre natale. (Minoui 2015, 14)

Laetitia Nanquette soutient qu'un nouvel orientalisme en France vient des autochtones et peut donc être considéré comme un auto-orientalisme puisqu'ils proclament leurs origines iraniennes et se prévalent de leur témoignage de l'Iran contemporain, tout en se dissociant des autres Iraniens. Le nouvel orientalisme est lié à un occidentalisme de type émulateur, par opposition à un type révisionniste. Une telle forme d'occidentalisme est très proche d'un orientalisme intériorisé, qui reproduit les stéréotypes d'une version simplifiée de l'Islam et d'une vision polarisée du monde (Nanquette 2009). La forme littéraire autobiographique aide à construire un tel discours car elle rend presque impossible la remise en question des expériences vécues, en même temps que la compréhension entre les peuples iranien et français devient de plus en plus difficile après la révolution islamique :

Le persan était trop lié à Téhéran et aux barbus et mes parents ne cessaient de me répéter – pour se convaincre – que nous n'allions plus rentrer à Téhéran et qu'il fallait que j'apprenne la France par cœur. Il m'a fallu beaucoup de temps pour retrouver de la beauté à ma langue maternelle, mais je n'ai plus jamais été capable de lire et d'écrire en persan. (Shalmani 2014, 102)

6. Vivre dans un non-lieu

L'optique allogène de l'exilé, fixé dans un endroit qui ne lui est pas familier mais qui ne lui est plus exotique, voire allogène, après être d'abord confrontée à celle des autochtones, devrait s'en alimenter et s'en enrichir afin de devenir endogène.⁵ Les romans des écrivaines iraniennes translingues créent un espace littéraire dans lequel un réseau complexe permet cette tripartition du regard qui fait émerger « l'aspect archipélique et la pluralité de l'identité » (Jafari Kardgar 2022, 116). Maintes de ces écrivaines, poussées par une nostalgie déchirante, ont essayé de regagner la terre maternelle : « Le taxi s'engouffre dans un embouteillage d'au moins 4 kilomètres sous un ciel pollué [...] ça klaxonne de partout [...],

⁵ Pour les trois optiques différentes, voir Moldovan (2013).

mon foulard me colle aux cheveux, mon manteau me gêne mais je suis heureuse d'être dans ce chaos infernal » (Madjidi 2017, 120). Quand même, elles n'ont pas réussi à reprendre leur vie à l'iranienne car elles viennent toujours « d'ailleurs », « emprisonnées » dans un entre-deux douloureux et nostalgique, peuplant leur espace littéraire de personnages déterritorialisés :

Près de sept années se sont effectivement écoulées entre l'ébauche de ce projet, en 2007 et le point final, en 2014. Sept années d'écriture discontinue, d'introspection, de gri-bouillage et de réécriture pour aboutir à un fil narratif beaucoup plus personnel que le simple témoignage journalistique auquel je me prédestinais. [...] C'est grâce à elle [une amie romancière] que j'ai trouvé le courage d'exprimer ce « moi » enfoui sous un voile de pudeur. De me raconter pour mieux raconter les autres. (Minoui 2015, 315)

Pour elles, la difficulté d'abandonner le pays de l'enfance, exprimée à travers l'écriture, mène au sentiment de la non appartenance et de l'étran-géité, se retrouvant étrangères soit à elles-mêmes, soit aux autres (Salami 2015, 61). « On me demande souvent d'où je viens. Cette question, je me la suis posée à mon tour et ce livre est ma réponse. Je viens d'où je pars. Je viens d'où je regarde. Je viens d'ailleurs » (Djavann 2002, 12). Puisque « être immigré, ce n'est pas vivre dans un pays qui n'est pas le sien. C'est vivre dans un non-lieu. C'est vivre hors des territoires (Albert 2005, 128) », entre l'Occident et l'Orient, entre le foyer et l'espace extérieur, entre la patrie et l'exil, entre la liberté et la prison, entre Soi et l'Autre.

Bibliographie

- Adhami Moghaddam, Bahareh/Ghafouri, Alireza/Jafari Kardgar, Sadi (2022) : « Le reflet de la dualité entre la patrie et le territoire d'autrui dans *Marx et la poupée* », in : *Recherches en Langue et Littérature Françaises* 16 (29), https://journals.tabrizu.ac.ir/article_14995_cba-55800f8ef6dd4a7b50844a7c72d0e.pdf [12.08.2023].
- Albert, Christiane (2005) : *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris : Karthala.
- Alfaro, Margarita (2013) : « Xénographies francophones au féminin. Le double sentiment d'étrangeté-étran-géité dans l'œuvre de Chahdortt Djavann *Comment peut-on être Français ?* », in : *Çedille. Revista de*

Estudios Franceses 3, Tenerife : Asociación de Francesistas de la Universidad Española, 13-27.

Barthes, Roland (2013) : *L'aventure sémiologique*, Paris : Seuil.

Boué Andrade, Pilar (2013) : « Paris a vista de mujer : *Comment peut-on être français ?* de Chahdortt Djavann » in : *Ángulo Recto. Revista de estudios sobre la ciudad como espacio plural* 5 (1), <http://www.ucm.es/info/angulo/volumen/Volumen05-1/varia04.htm> [02.06.2023].

Collot, Michel (2015) : « Pour une géographie littéraire : une lecture d'*Archipel* de Claude Simon », in : *Carnet. Revue électronique d'études françaises* 2 (3), <https://journals.openedition.org/carnets/1380> [29.07.2023].

Corti, Maria (2000) : « L'Europe comme lieu mental et les mondes possibles de la littérature », in : Fumaroli, Marc/Bonnefoy, Yves/Weinrich, Harald/Zink Michel. (dir.) : *Identité littéraire de l'Europe*, Paris : PUF, 161-168.

Djavann, Chahdortt (2002) : *Je viens d'ailleurs*, Paris : Folio.

Geiser, Myriam (2008) : « La littérature beur comme écriture de la post-migration et forme de littérature-monde » in : *Expressions maghrébines* 7 (1), 121-139.

Hadira, Abdul Hadi/Pourya Asl, Moussa (2022) : « The Real, the Imaginary, and the Symbolic : A Lacanian Reading of Ramita Navai's *City of Lies* », *GEMA Online Journal of Language Studies* 22 (1), <https://ejournal.ukm.my/gema/article/view/47057/12849> [29.07.2023].

Haji Hassan Arezi, Ghazaleh/Basanj, Danial (2022) : « Pour une géocritique de l'espace des *Souvenirs dispersés* », in : *Recherches en Langue et Littérature Françaises* 16 (29), https://france.tabrizu.ac.ir/article_14281.html?lang=fr [16.10.2023].

Jafari Kardgar, Sadi (2022) : « Perception polysensorielle de Machhad : une étude d'après la *Géocritique* de Bertrand Westphal », in : *Recherches en Langue et Littérature Françaises* 16 (29), https://france.tabrizu.ac.ir/article_14722.html?lang=fr [16.06.2023].

Lotman, Youri (1999) : *La sémiotique* (traduit du russe par Anka Ledenko), Limoges : PULIM.

- Madjidi, Maryam (2017) : *Marx et la poupée*, Paris : Le Nouvel Attila.
- Minoui, Delphine (2015) : *Je vous écris de Téhéran*, Paris : Seuil.
- Moldovan, Corina (2013) : « La géocritique de l'espace » in *Rue du Havre* de Paul Guimard », in : *The Proceedings of the European Integration – Between Tradition and Modernity*, Congress 5, <https://www.diacronia.ro/en/indexing/details/A23431> [16.07.2023].
- Naghibi, Navid (2009) : « Revolution, Trauma, and Nostalgia in Diasporic Iranian Women's Autobiographies », in : *Radical History Review* 105, https://www.researchgate.net/publication/249879860_Revolution_Trauma_and_Nostalgia_in_Diasporic_Iranian_Women's_Autobiographies [16.07.2023].
- Nanquette, Laetitia (2009) : « French New Orientalist Narratives from the «Natives»: Reading more than Chahdortt Djavann in Paris » in : *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East* 29 (2), https://www.researchgate.net/publication/249874828_French_New_Orientalist_Narratives_from_the_Natives_Reading_More_than_Chahdortt_Djavann_in_Paris [16.07.2023].
- Porra, Véronique (2011) : *Langue française, langue d'adoption. Une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes (1946-2000)*, Hildesheim : Georg Olms Verlag, Passages.
- Pourya Asl, Moussa (2022) : « Gender, Space and Counter-Conduct: Iranian Women's Heterotopic Imaginations in Ramita Navai's *City of Lies: Love, Sex, Death, and the Search for Truth in Tehran* » in : *Gender, Place & Culture* 29 (9), https://www.researchgate.net/publication/358454215_Truth_Space_and_Resistance_Iranian_Women's_Practices_of_Freedom_in_Ramita_Navai's_City_of_Lies [01.07.2023].
- Rahmatjou, Hamidreza/Esfandi, Esfandiar (2020) : « La Fiction de l'Espace dans le Roman Iranien Extrême-Contemporain : La schizophrénie de Téhéran », in : *Recherches en Langue et Littérature Françaises* 14 (25), https://journals.tabrizu.ac.ir/article_10549.html [01.07.2023].
- Reimer, Mavis (2008) : *Home Words: Discourses of Children's Literature in Canada*, Waterloo : Wilfrid Laurier University Press.

- Salami, Shahnaz (2015) : « La littérature des écrivains et poètes iraniens immigrés en France et en Allemagne. Naissance d'une écriture du hors-lieu », in : *Hommes & migrations, Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, Musée national de l'histoire de l'immigration, <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3494> [16.07.2023].
- Shalmani, Abnousse (2014) : *Khomeini, Sade et moi*, Paris : Grasset.
- Vahabi, Nader (2009) : *Récits de vie des exilés iraniens. De la rupture biographique à la nouvelle identité*, Paris : Elzévir.
- Westphal, Bertrand (2007) : *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris : Minuit.
- Zekri, Khalid (2012-3) : « Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace* », in : *Itinéraires*, <http://journals.openedition.org/itineraires/1024> [16.05.2023].
- Ziethen, Antje (2013) : « La littérature et l'espace », in : *Arborescences. Revue d'études françaises* 3, <https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/> [16.05.2023].